

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2007)
Heft: 219-220

Artikel: Ces Suisses qui ont créé la France. Partie 15, Soldats suisses de Napoléon Bonaparte
Autor: Czouz-Tornare, Alain-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Soldats suisses de Napoléon Bonaparte¹

Ce sont essentiellement des militaires suisses qui s'illustrèrent au service de Napoléon, comme nous l'explique ici l'historien Alain-Jacques Czouz-Tornare dans cette chronique qu'il anime pour nous en partenariat avec les archives de la Ville de Fribourg/CH et le Musée franco-suisse de Rueil-Malmaison.

Quelques civils contribuèrent par leur art à enjoliver le régime impérial. Napoléon employa quelques artisans suisses comme l'horloger Bréguet et une publicité contemporaine de l'actuel propriétaire de la marque utilise l'intérêt que l'empereur porta à son oeuvre. Lucienne Hubler souligne que « quelques Suisses comme les peintres sur émail genevois Abraham Constantin et Jean-François Soiron, travaillèrent à Sèvres ou pour la Cour impériale, tout comme le sculpteur soleurois Urs Pankraz Eggenschwiler ou le Neuchâtelois Léopold Robert, collaborateur de David. James Pradier et John-Etienne Chaponnière créèrent des bas-reliefs pour l'Arc de Triomphe (1834) »², qui est le monument le plus visité de Paris. À souligner d'ailleurs que c'est le physicien genevois Marc-Auguste Pictet (1752-1825) alors français qui, le 3 mars 1806, à la suite d'un discours enflammé, entraîne ses collègues du Tribunat à soutenir le projet de construction d'un arc de triomphe monumental au carrefour de l'Étoile. Deux mois plus tard, enthousiasmé par la proposition du tribun genevois, le ministre de l'Intérieur, Champigny, convainc à son tour Napoléon qui abandonnera son projet initial prévu au Faubourg Saint-Antoine. Ce dont on se doute encore moins est que l'on trouve également bien des noms de militaires suisses inscrits sur ce livre d'or de l'épopée napoléonienne.

Amédée de La Harpe



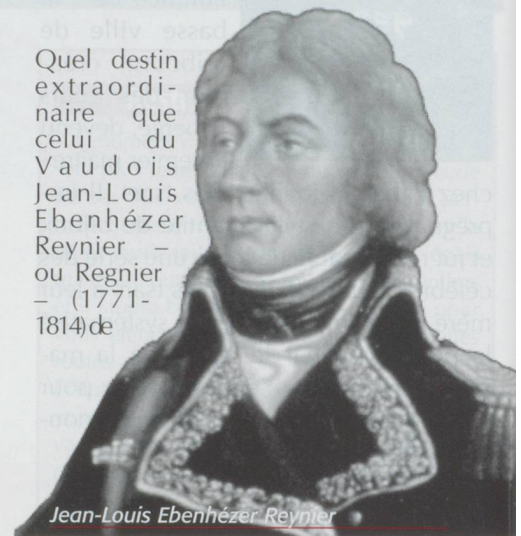
De La Harpe...

Une vingtaine de généraux sont sortis des rangs suisses « dont trois, précise Guillon, peuvent être mis hors pair, tous les trois sont des Vaudois. Ce sont les généraux La Harpe, Reynier et Jomini (...) Ils tenaient de leur pays une liberté d'allure et une aversion pour le 'collier' qui les rendaient un peu suspects à l'Empire »³. 23 Suisses furent généraux d'Empire, dont 13 furent anoblis. La chute de la monarchie en 1792 et l'extinction des capitulations permirent à plusieurs Confédérés de grimper rapidement dans la hiérarchie militaire. Originaire de Rolle, le général Amédée de La Harpe (1754-1796), fut nommé chef du 1^{er} bataillon au 35^e régiment d'infanterie le 30 janvier 1793, grâce à son compatriote Jean-Nicolas Pache (1746-1823), alors ministre de la guerre. Il participa au siège de Toulon où il devint général de brigade avant de passer général de division le 16 août 1796, commandant l'une des divisions de l'avant-garde sous Masséna. Son patriotisme consistait à hâter la venue dans son pays de Vaud du moment de l'émancipation de la tutelle bernoise. Il tenta à l'armée d'Italie d'arrêter les pillages et les prévarications des fournisseurs. Il fut l'un des plus brillants seconds de Bonaparte en Italie avant sa mort survenue sous l'effet malencontreux d'une balle française lors du combat nocturne de Codogno, le 8 mai 1796. Son nom est l'un de ceux des 5 généraux suisses qui sont inscrits à l'Arc de Triomphe.

... À Jean-Louis Ebenhézer Reynier, l'homme des grandes victoires et des grandes défaites de Napoléon Bonaparte⁴

Qui n'a pas en mémoire le souvenir du trésor de Berne qui aurait contribué à financer la coûteuse expédition ? Beaucoup moins connus sont les Suisses qui y prirent une part active.

Quel destin extraordinaire que celui du Vaudois Jean-Louis Ebenhézer Reynier – ou Reynier – (1771-1814) de



Lausanne, qui devient général de brigade à vingt-trois ans, général de division à vingt-sept ans et comte de l'Empire en 1811. Engagé en France en 1792, il parvient l'année suivante au grade d'adjudant-général et se retrouve le 13 janvier 1795 général de brigade et en 1796 général de division. Ses qualités militaires lui valurent de devenir chef d'état-major de l'armée du Rhin sous Moreau⁵. Il s'illustra notamment lors des expéditions d'Égypte et de Syrie, en 1798-1800. J. Travers a dit de lui que « militaire des plus instruits, Reynier savait mieux qu'aucun autre donner des ordres et distribuer le service d'un état-major général »⁶. Comme nous le rappelle Viviane Juillerat : « Engagé volontaire à 20 ans, il est général de division à 27 ans, au service de Bonaparte. Durant l'expédition d'Égypte, il participe à toutes les grandes batailles et rejette notamment les Mamelouks dans le désert, après les avoir défaits à Salahieh ». Napoléon Bonaparte lui doit en partie la victoire de la bataille des Pyramides, le premier vrai combat contre les Mamelouks où, placé à l'aile droite, il soutient le premier choc des cavaliers turcs. Vers 16 heures, les Mamelouks vont charger les divisions Desaix et

Reynier, que ce dernier repousse en leur faisant subir de lourdes pertes. En pleine déroute, les Mamelouks et leur infanterie sont rejetés dans le Nil. La route du Caire est libre. Le butin est considérable. Et c'est aussi la victoire d'un Suisse.

Lors de la boucherie de Jaffa, Reynier commande l'avant-garde. Dans la nuit du 14 au 15 février 1799, la division Reynier attaque par surprise le camp ottoman. « *Sur place, c'est la débandade. 'On égorgé tout ce qu'on rencontre' dira Reynier à Bonaparte' (...)* Plus tard à Ste-Hélène, Napoléon estimera que Reynier, qui a fait 900 prisonniers, venait de réussir là l'une des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de faire »⁸.

Puis Reynier participe aux avant-postes à la campagne de Syrie. Commandant de la région orientale, il doit surveiller la frontière syrienne. « *Le 6 février 1800, Reynier part en avant-garde vers El Arisch, où il défie et bat 20 000 Turcs. Toujours en première ligne en Syrie, Reynier met finalement le siège devant Saint-Jean d'Acre. Mais Reynier ne se console pas d'avoir laissé le général Menou accéder à la place de commandant en chef. De retour en Égypte, c'est lui qui décide du sort de la bataille d'Héliopolis (20 mars 1800) en culbutant, avec la gauche française, les 6 000 janissaires retranchés dans le village d'El Matarich* »⁹, tandis que Kleber affronte les 80 000 hommes du grand-vizir Jussuf avec seulement 10 000 combattants. L'attaque de Reynier est terrible. Les Turcs de Nassif-Pacha sont anéantis. Cette victoire retentissante sera complétée par la reconquête du Caire. Reynier est toutefois conscient que la situation n'est pas tenable et que l'Égypte n'est pas appelée à se transformer en colonie mais au mieux à servir de monnaie d'échange. Il est partisan de l'évacuation pure et simple au moment du débarquement anglais le 8 mars 1801. L'issue de la bataille de Canope, le 21 mars 1801, lui donne raison. « *Reynier rend Menou responsable de la défaite, alors qu'il est lui-même accusé de n'avoir pas prêté main-forte à la cavalerie : les partisans du général en chef le traitent quasiment de traître* »¹⁰. En totale incompatibilité d'humeur avec le général Menou, son supérieur hiérarchique, après l'assassinat de Kleber et la défaite de Canope, il est arrêté par Menou le 13 mai 1801 à Alexandrie, pour l'avoir désapprouvé. Il est renvoyé en France sous la garde du général Destaing en juin 1801¹¹. Placé en non-activité en septembre, il rédige et publie en 1802 un remarquable ouvrage sur l'Égypte – qui fait toujours autorité¹² –, où il critique le général Menou, ouvrage qui sera saisi par le Premier Consul¹³. Ses relations sous le Consulat avec des op-

posants, des républicains de l'armée, sa querelle retentissante avec le général Menou, qui cause l'insuccès de la bataille livrée à Canope, et un duel où il tue d'une balle en pleine poitrine, le 5 mai 1802 dans le bois de Boulogne, le général Jacques-Zacharie Destaing (1764-1802) dont le nom fut inscrit sur l'Arc de triomphe, lui valent plusieurs mois de disgrâce. Avec le grade de général de division, Bonaparte, Premier Consul de la République, confie à Reynier, le 21 frimaire an XII, le commandement des troupes cantonnées à Toulon. Il commande successivement la 2^e division du corps d'observation de Naples sous Gouvion-Saint-Cyr (5 octobre 1805), la 1^{re} division du même corps en octobre 1805, l'aile droite de l'armée de Naples sous Masséna en janvier 1806, puis le 2^e corps de l'armée de Naples en charge de conquérir la Calabre le 27 février 1806¹⁴. Il jouera ensuite un grand rôle à Naples, où malheureusement il contribue à l'échec cuisant de Maïda ou Maida, le 4 juillet 1806, la première grande défaite terrestre de l'armée de Napoléon face aux fantassins anglais qui viennent tout juste de débarquer¹⁵. C'est le début de l'insurrection générale en Calabre. Parmi les cinquante épisodes majeurs de l'aventure napoléonienne sélectionnés par Jean Tulard dans son *Napoléon, les grands moments d'un destin*, publié en 2006 chez Fayard, le célèbre historien pointe les erreurs décisives de l'empereur, dont précisément l'échec de Reynier face à

la discipline de feu britannique, et l'incapacité d'en tirer les leçons, prélude aux échecs subis à Torres Vedras et à Mont-Saint-Jean face à la solidité des carrés de Wellington.

À relever au passage que dans le camp adverse, des Suisses ont activement œuvré, comme deux ans plus tard à Baylen, à la défaite française. En 1798, le baron bernois de Watteville avait formé avec de l'argent anglais le régiment qui porte ce nom. Après avoir servi notamment en Égypte, où ils souffrent particulièrement de la peste, 725 hommes de ce régiment suisse se retrouvent à Naples en 1805 aux côtés d'une division russe. De Munich, le 12 janvier 1806, l'empereur informe Joseph, commandant en chef de l'armée de Naples, que le général Reynier prendra la direction d'une « *division de 6 000 hommes de bonnes troupes, en réserve* », tandis que Masséna et Saint-Cyr dirigeront les deux corps principaux. Napoléon lui donne en passant ce conseil : « *Attachez-vous au général Reynier ; il est froid, mais c'est, des trois, le plus capable de faire un bon plan de campagne et de vous donner un bon conseil. Dans votre position, l'art consiste à faire croire à chacun des trois qu'il a également votre confiance* ».

Commandant des Saxons à la bataille de Wagram, en 1809, Reynier fut créé comte par Napoléon, le 30 décembre 1809. Il commanda le 7^e corps de la grande armée en 1812 et fut élevé au

1 Voir à ce sujet nos ouvrages : *Vaudois et Confédérés au service de France 1789-1798*. Préface de Georges-André Chevallaz. Editions Cabédita à Yens-sur-Morges. Collection Archives vivantes, 1998, 273 pages. *Les Vaudois de Napoléon, des Pyramides à Waterloo, 1798-1815*. Préface du Président de la Confédération, Pascal Couchepin, Musée Militaire Vaudois, Cabédita, Yens-sur-Morges, 2003, 581 pages.

2 *Dictionnaire historique de la Suisse* [DHS], 2006, vol. 5, p. 133.

3 Guillon, *Napoléon et la Suisse*, chapitre X, p. 349.

4 Voir son dossier au DAT, yd 288, et la notice de Georges Six, *Histoire biographique des généraux...*, vol. 1, p. 417. Famille de Lausanne depuis 1764, originaire de Vevey. Cf. Henri Delédevant et Marie Henrioud : *Le livre d'or des familles vaudoises...*, p. 340.

5 DHBS, tome V ; 1930, p. 461. Notice de Maxime Reymond, archiviste d'Etat.

6 Dezobry et Bachelet, *Dictionnaire de biographie*, p. 2283-2284.

7 Cf. *Napoléon 1^{er}. Campagne d'Égypte et de Syrie*, Paris, imprimerie nationale, 1998, p. 215.

8 Robert Solé, *Bonaparte à la conquête de l'Égypte*, Paris, Seuil, 2006, p. 161.

9 Viviane Juillerat, « Un général vaudois au service de Napoléon : Louis-Ebenezer Reynier (1771-1814) » in *Helvetia Peregrina*, n° 75, octobre 1986, p. 14.

10 Robert Solé, *Bonaparte à la conquête de l'Égypte*, p. 282.

11 Cf. Jean-Louis Reynier, *Mémoires du comte Reynier, général de division*, Paris, 1827, 2e édition, p. 243.

12 *De l'Égypte après la bataille d'Héliopolis et considérations générales sur l'organisation physique et politique dans ce pays*.

13 « Mon journal en Égypte pendant l'administration de Menou » (1800-1801), par le général Reynier, autographe, 25 feuillets, et « De l'Égypte sous le commandement du général Menou » (1799 à 1801), par le général Reynier, 131 pages. Cf. DAT, Mémoires historiques, 1 M 571 et 1 M 572.

14 Voir au DAT, 5 C 31 (microfilm), la correspondance du général Reynier, commandant le corps expéditionnaire (11 février 1806 au 24 décembre 1807).

Voir au DAT, 5 C 5, le journal du siège de Cotrone.

AN, 211 AP 2 : « Papiers du général comte Jean Louis Ebenezer Reynier (1771-1814) ». « Journal du siège de Cotrone 27 mai-10 juin 1807 ».

AN, 211 AP 2 : « Papiers du général comte Jean Louis Ebenezer Reynier (1771-1814) ». « Journal historique des opérations qui ont été exécutées dans les sièges de Reggio et Scilla particulièrement pour ce qui concerne le service de l'artillerie. 28 novembre 1807-27 février 1808 ».

Voir aussi au DAT, 5 C 44, la correspondance du général Reynier (1er janvier-15 avril 1808).

15 Voir à ce sujet René Chartrand, « La bataille de Maïda » in *La revue Napoléon*, n° 27, juillet-août-septembre 1806.

Ces Suisses qui ont créé la France (XV)

Quelques Suisses sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris

François Pierre Joseph Amey, général de division (né le 2 octobre 1768 à Sélestat – mort le 16 novembre 1850 à Strasbourg). Il apparaît sur la 1^{re} colonne gravée au sommet du pilier nord, tourné vers l'avenue de Wagram.

Louis Pierre Aimé Chastel, général de division (né le 29 avril 1774 à Veigy-Foncenex – mort le 18 octobre 1826 à Genève). Il apparaît sur la 31^e colonne gravée, au sommet du pilier ouest, qui fait face à l'avenue de la Grande-Armée.

Joseph Laurent Demont, général de division (né le 29 septembre 1747 à Sartrouville – mort le 5 mai 1826 à Paris). Il apparaît sur la 17^e colonne gravée au sommet du pilier est, qui fait face à l'avenue des Champs-Élysées.

Jean-Pierre Girard dit Vieux, général de brigade (né le 9 août 1750 à Genève – mort le 2 mars 1811 à Arras). Il apparaît sur la 20^e colonne gravée au sommet du pilier est, qui fait face à l'avenue des Champs-Élysées.

François Joseph Fidèle Gressot, général de brigade (né le 7 septembre 1770 à Delémont – mort le 14 novembre 1848 à Saint-Germain-en-Laye). Il apparaît sur la 39^e colonne gravée au sommet du pilier ouest, qui fait face à l'avenue de la Grande-Armée.

Amédée Emmanuel François Laharpe, général de division, né le 17 octobre 1754 à Rolle, mort le 10 mai 1796 à Codogno. Son nom apparaît sur la 24^e colonne gravée au sommet du pilier sud, tourné vers l'avenue Kléber.

Joseph Antoine Marie Michel Mainoni, général de division (né le 29 septembre 1754 à Lugano – mort le 12 décembre 1807 à Mantoue). Il apparaît sur la 26^e colonne gravée au sommet du pilier sud, tourné vers l'avenue Kléber.

Jean-Louis Ebénézer Reynier, général de division (né le 14 janvier 1771 à Lausanne, mort le 27 février 1814 à Paris). Il apparaît sur la 24^e colonne gravée au sommet du pilier sud, tourné vers l'avenue Kléber.

▷ rang de grand officier de la Légion d'honneur. Reynier prend part à la campagne d'Espagne en 1810 et fait la campagne de Russie avant de couvrir la droite de la Grande Armée en Pologne. Celui que ses soldats appelaient « *l'homme qui n'a qu'une parole* » se bat à Bautzen et commande à Leipzig le corps auxiliaire saxon, quand celui-ci passa à l'ennemi sur le champ de bataille, le 18 octobre 1813. « *Retirez-vous, général* », lui criaient les soldats qui avaient pour lui la plus grande estime. Il fut entraîné avec eux puis retenu prisonnier. Échangé quelques mois plus tard, il meurt le 27 février 1814, peu après son retour en France.¹⁶ Jeanne Rambaud évoque avec pertinence une figure militaire d'une forte originalité : « *Un caractère élevé, intègre, un esprit ferme, réfléchi, calculateur, une instruction supérieure, s'accordaient avec sa physionomie, grave et énergique* »¹⁷. Le comte Jean-Louis Ebenezer Reynier a eu droit aux honneurs du Panthéon où il a trouvé place dans le caveau IV.

L'exemple de Jean-Daniel Matthieu Boinod sous le Consulat¹⁸



Fils de Charles Boinod, bourgeois d'Aubonne, et de Françoise Dubois, il naît à Vevey le 29 octobre 1756. Il doit s'enfuir en France après avoir pris part, le 14 juillet

1791, aux manifestations politiques des Jordils et de Rolle et se lie d'amitié avec

Bonaparte lors du siège de Toulon. Employé lui aussi à l'armée d'Orient dès le 18 avril 1798, il quitte l'Égypte pour retourner en France le 25 septembre 1799. Selon la tradition – car ses états de service ne le mentionnent pas – il conquiert le grade de général de brigade en 1796 sous le général Bonaparte, qui l'emmène en Italie en qualité de commissaire des guerres. Général ordonnateur en chef de l'armée d'Italie, il eut cette particularité à l'époque d'avoir fait preuve dans ses activités d'une grande probité, contrairement à Haller. Luc Perret¹⁹ signale que, pour organiser l'expédition d'Égypte, le général Bonaparte « *réclame et obtient Boinod, qui vient à bout de cette tâche immense* ». Nommé à l'armée d'Orient dès le 18 avril 1798, celui que l'on présente comme l'ordonnateur en chef des armées françaises en Égypte, organise admirablement l'expédition. S'il n'a jamais été l'ordonnateur en chef des armées françaises en Égypte, comme on le prétend d'ordinaire, Boinod reçoit effectivement le grade de commissaire ordonnateur le 13 janvier 1800 et celui d'inspecteur aux revues le 7 février de la même année.

En Germinal an VIII/27 avril 1800, Bonaparte fixe son choix sur le col du Grand-Saint-Bernard pour entrer en Italie. Boinod quitte l'Égypte pour retourner en France le 25 septembre 1799, préparer - fait important et méconnu - les subsistances et les transports pour le passage du Saint-Bernard, grand moment de l'épopée napoléonienne. Le 13 mai/23 floréal Bonaparte rejoint l'armée de réserve, groupée dans le Valais entre St-Maurice et Martigny ; pour la première fois, il a organisé ses divisions en trois « corps d'armée ». Le 20 mai, Napoléon Bonaparte franchit le Grand-Saint-Bernard et le 23 mai, toute l'armée de

réserve a achevé le passage du Grand-Saint-Bernard. Boinod y aura grandement contribué, ayant été « *chargé de la levée et de l'organisation à Bourg des bataillons du train d'artillerie, puis de préparer et d'assurer dans le Valais les subsistances et les transports pour le passage du Saint-Bernard* »²⁰. Ce qui s'avère être une besogne gigantesque, qui exige une préparation minutieuse. Luc Perret relate ce fait : « *Boinod part tout seul, s'engage dans la montagne, mobilise les chevaux, commande les véhicules, aménage les haltes, prévoit le ravitaillement. Lorsque tout cela est accompli, l'armée peut se lancer à l'assaut des cimes. Boinod, une fois encore, lui a ouvert le chemin de la victoire* ». Ayant donné toute satisfaction, il est chargé en juillet 1800 par le général en chef des fonctions de commissaire ordonnateur en chef de l'armée d'Italie, avant d'être confirmé dans ses fonctions le 5 janvier 1801. Selon Luc Perret : « *Boinod fut, auprès de Napoléon, un de ces administrateurs diligents et attentifs sans lesquels les plus grands chefs ne peuvent gagner les batailles* »²¹. Nous le retrouvons ensuite inspecteur aux revues de la 6^e division militaire le 25 janvier 1802. À défaut d'être réellement inspecteur en chef du camp de Boulogne, comme le prétend Gaullieur, il est employé auprès de la cavalerie des camps établis sur les côtes de l'océan, le 3 mars 1804, avant de devenir inspecteur aux revues de la réserve de cavalerie de la Grande Armée le 29 août 1805. Selon Gaullieur, il « *devait rendre à Napoléon, tout en restant fidèle à sa patrie et à la cause républicaine, des services aussi importants que désintéressés, jusqu'à la fin de la période impériale* », et ce, même s'il émet le seul vote négatif dans l'armée d'Italie lorsque Bonaparte est nommé consul à vie. Informé de cette opposition, ce dernier s'exclame alors : « *Oh ! Ce ne pouvait être que lui. Mais je le connais, il ne m'en servira pas moins bien* ». Il en est de même lorsque l'armée est consultée sur le passage à l'Empire : « *Ceux qui n'aimaient pas Boinod voulaient profiter de cela pour le perdre et le dénoncèrent. Napoléon répondit : « Je le connais, c'est un quaker, et les quakers ne jurent pas. » On l'avait en effet surnommé ainsi à cause de sa grande probité.* »²² La suite de sa carrière confirmera ce trait de caractère. Boinod sera par la suite promu au rang d'inspecteur en chef du camp de Boulogne et inspecteur en chef aux revues en 1810.

Jacques Dutruy le méconnu

Quoique né à Genève le 20 novembre 1762, Jacques Dutruy (1762-1836) est originaire de Luins dans le Pays de

Vaud. Il sert successivement dans les régiments suisses de Sonnenberg puis de Vigier de 1778 à 1789. Alors sergent-major, il déserte le régiment de Vigier le 14 juillet 1789 et reprend du service en France en 1792 comme capitaine de la 1^{ère} compagnie de chasseurs nationaux et se retrouve chef du 19^e bataillon d'infanterie légère le 27 février 1793. Il deviendra général de brigade le 13 juin 1793, et s'illustrera en Vendée dans les colonnes infernales, ce qui lui vaudra d'être suspendu le 19 thermidor an 2²³. Remis en activité en brumaire de l'an IV à l'armée de l'ouest, il est envoyé à St-Domingue le 2 frimaire an X. Rentré en non-activité, il est fait commandeur de la Légion d'honneur en 1804 (5 prairial an XII), puis baron d'Empire le 18 août 1809. Commandant du département de Jemmapes le 5 mai 1813, il est mis en non-activité en juin 1814. Il est fait maréchal de camp en 1815, et mis à la retraite le 24 juillet 1816. Il meurt à Ferney-Voltaire en 1836.

Plusieurs officiers supérieurs d'origine suisse obtinrent des marques d'estime de Napoléon dont le général Pierre-François-Joseph Amey (1768-1846) qui fut fait baron d'Empire et dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe. Le Lucernois Bernard Meyer de Schauensee fut fait baron d'Empire le 19 février 1812 et général de brigade le 28 juin 1813.

Henri Jomini, une célébrité



de longue durée

Antoine-Henri Jomini naît à Payerne le 6 mars 1779 et meurt à Paris le 22 mars 1869²⁴. Comme le remarque Dominique M. Pedrazzini : aucun Suisse « n'a suscité tant de controverse ni d'écrits (...) N'oublions pas que la carrière de l'illustre Vaudois offre à l'examen autant d'avatars que de succès (...) Chez Jomini tout est caractère et paradoxe »²⁵. « Apprenti banquier, général de Napoléon puis du tsar

Alexandre 1^{er}, l'ambitieux Payernois a eu une trajectoire hors du commun »²⁶. L'homme est connu sous l'Empire, dès le début. Son *Traité de grande tactique*, paru à Paris en 1804, devient rapidement un classique tout comme la vingtaine de publications qui suivront. Que n'a-t-on pas écrit sur ce génie de la guerre, certains de ses biographes n'en faisant rien moins que l'inventeur de la science militaire. Jacques Bainville le dépeint comme un « dangereux sorcier », soulignant qu'« avec lui, il était né en Suisse une sorte de double du Corse », qui « pensait la pensée de Bonaparte ». Ne dit-on pas que le « Devin de Napoléon » était capable d'anticiper les plans de l'empereur qui l'engage dès 1805. C'est ainsi que le stratège de l'empereur mène avec lui la campagne de Prusse avant de participer aux expéditions d'Espagne et de Russie comme général de brigade. Bras droit de Ney, il fut l'un des plus grands stratèges du XIX^e siècle, mais colérique et trop sûr de lui, l'aventurier suscite la jalousie de certains généraux français, comme le maréchal Berthier. Désabusé et vexé, le seigneur de guerre passe à l'ennemi quelques jours avant la bataille de Leipzig qui scellera le sort de l'armée impériale. Alexandre 1^{er} qui a des visées sur lui depuis 1810 déjà en fera un général de division, puis un général « quatre étoiles ».

Même si Patrick Chuard persiste à en faire un « bras droit de Napoléon »²⁷ et qu'Hervé Coutau-Bégarie avance que « le premier auteur à avoir véritablement médité l'expérience napoléonienne est probablement le baron Antoine Jomini, le grand fondateur, avec Clausewitz, de la théorie stratégique moderne »²⁸, Daniel Reichel se demande si Jomini n'est pas en réalité un anti-Clausewitz²⁹. Sébastien Rial, auteur d'un remarquable ouvrage sur

Ferdinand de Rovéréaz a un avis encore plus nuancé et pour tout dire défavorable : « Jomini était ambitieux et doté d'un sale caractère. Le général Jomini est un militaire qui n'a jamais vu le feu ; c'était un laquais d'état-major contrairement à beaucoup de généraux français qui connaissaient la réalité du terrain ». Et l'historien de rappeler qu'on n'a aucune preuve qu'il ait indiqué à Napoléon l'endroit où placer des ponts pour franchir la Bérézina. De plus, le grand fondateur, avec Clausewitz, de la théorie stratégique moderne a perdu de son aura. « On enseigne encore les théories militaires de Jomini, aux États-Unis notamment, mais moins qu'il y a cinquante ou cent ans. Il n'est plus une référence comme l'est encore l'Allemand Clausewitz »³⁰. Il n'en reste pas moins que le Payernois Antoine-Henri Jomini fut le premier auteur à avoir véritablement médité l'expérience napoléonienne. Mercier le présente comme un « Suisse dépaycé » qui, dans son *Précis politique et militaire des campagnes de 1812 à 1814*³¹, ne parle d'ailleurs pas du rôle des Suisses.

ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE



16 Archives Nationales, Paris (AN), 211 AP. Papiers Reynier, n° 2 : Récits des campagnes en Italie de son frère, Jean-Louis-Ebenézer Reynier (1771-1814) ministre de la guerre du royaume de Naples 1807-1808.

17 Jacques Rambaud, *Naples sous Joseph Bonaparte, 1806-1808*, cité par V. Juillerat, p. 15-16.

18 Voir son dossier au DAT, 3 yf 62277/1re série. Curieusement, son nom n'apparaît pas dans le dictionnaire de G. Six, quoique sa fonction comme inspecteur en chef aux revues soit assimilée au grade de général de division.

19 Luc Perret, « Centenaire d'un homme honnête. Boinod, l'intendant de l'Empereur », article paru dans *Le Temps*, journal de Lyon, 16-17 mai 1942.

20 DAT, dossier Boinod, 3y 62277/1re série.

21 Luc Perret, « Centenaire d'un homme honnête. Boinod, l'intendant de l'Empereur ».

22 E.-H. Gaullieur, *Histoire du canton de Vaud 1803-1830*, faisant suite à *l'Histoire du canton de Vaud* par A. Verdeil. Lausanne, 1857, t. IV, livre sixième, p. 33 et note. Voir à son sujet les *Étrennes nationales pour 1855*, pages 150 et 151.

23 DAT, dossier GB 178, 2^e série.

24 Voir à son sujet : Jean-Jacques Langendorf, *Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini*. Vol. 1. « Chroniques, situation et caractère ». Chêne-Bourg/Genève. Georg, 2002. 388 p.

25 Col. Dominic M. Pedrazzini, « Jean-Jacques Langendorf vient de publier... 'Faire la guerre : Antoine-Henri Jomini' ». Compte-rendu dans la *Revue Militaire Suisse* n° 5, 2002, p. 46-47.

26 Fabien Huenenberger, « Figure contrastée, le général Jomini a été célébré à Payerne » in *La Liberté*, mercredi 7 mars 2001, p. 20.

27 Patrick Chuard, « Hommage au seigneur de guerre Jomini », 24 heures, mardi 6 mars 2001, p. 24.

28 Hervé Coutau-Bégarie, « Napoléon est-il un génie militaire ? », *L'Histoire*, n° 124, juillet-août 1989, p. 80-84.

29 Daniel Reichel, « Jomini, une 'Anti-Clausewitz' ? » in *Oesterr. Milit. Zeitschrift*, Heft 3/1788, S. 241 et suiv.

30 Propos rapportés par Fabien Huenenberger, « Figure contrastée, le général Jomini a été célébré à Payerne » in *La Liberté*, mercredi 7 mars 2001, p. 20.

31 Publié par F. Lecomte, Lausanne 1886.